

LA MISE EN FORME DE L'EUCHOLOGE DANS L'ITALIE MÉRIDIIONALE. QUELQUES OBSERVATIONS

ANDRÉ JACOB

Via Nicola Fabrizi, 11/A
I-00153-Roma
andre.jacob@hotmail.it

Abstract

This brief contribution aims at exposing in a succinct way the procedures used by scribes from Southern Italy to distinguish the different constituent parts of the Byzantine euchologion: prayers, rubrics, diaconal interventions. The analysis starts from the most ancient manuscript, the Barberini Euchologion (8th century), the only manuscript we preserve written in capital letters. Hereafter we describe the changes introduced by the advent of the minuscule handwriting in the book layout from the 10th-12th centuries.

Metadata: Greek Manuscripts, Byzantine Liturgy, Codicology, Greek Culture in Southern Italy, Orthodoxy, Monasticism

Résumé

Cette note expose de manière succincte les procédés utilisés par les copistes de l'Italie méridionale pour distinguer les différents éléments constitutifs de l'euchologe byzantin (prières, rubriques, interventions diaconales, etc.), en commençant par le plus ancien d'entre eux, l'Euchologe Barberini (VIIIe siècle), seul oncial conservé, et en décrivant les modifications que l'avènement de la minuscule a introduites dans la présentation du livre entre le Xe et le XIIe siècle.

Metadata: Manuscrits grecs, Liturgie byzantine, Codicologie, Culture grecque en Italie méridionale, Orthodoxie, Monachisme

Resumen

Esta nota expone de modo sucinto los procedimientos utilizados por los copistas de la Italia meridional para distinguir los diferentes elementos constitutivos del eucologio bizantino (plegarias, rúbricas, intervenciones diaconales, etc.), empezando por el más antiguo de ellos, el Eucologio Barberini (siglo VIII), el único conservado en uncial, y describiendo las modificaciones que el advenimiento de la minúscula introdujo en la presentación del libro entre los siglos X y XII.

Metadata: Manuscritos griegos, Liturgia bizantina, Codicología, Cultura griega en Italia meridional, Ortodoxia, Monacato

LA MISE EN FORME DE L'EUCHOLOGE DANS L'ITALIE MÉRIDIONALE. QUELQUES OBSERVATIONS

ANDRÉ JACOB

De tous les livres liturgiques renfermant des textes destinés à être lus ou chantés devant une assemblée quelle qu'elle soit, l'euchologe est à n'en pas douter celui dont la structure textuelle est la plus complexe. Le typikon, qui règle l'ordonnance de l'ensemble de l'année liturgique, l'est sans aucun doute plus encore, mais sa lisibilité n'a qu'une importance toute relative puisque c'est en privé que le consulte et l'étudie le clerc ou le moine chargé du bon fonctionnement des offices, lequel porte des noms aussi divers que τυπικάρης, ἐκκλησιάρχης ou σκευοφύλαξ¹.

Il en va tout autrement pour l'euchologe, dont les divers éléments doivent apparaître au célébrant de manière aussi claire que possible tout au long du déroulement de la cérémonie. Les prières, accompagnées de leurs titres respectifs, en constituent la partie essentielle, que ce soit du point de vue qualitatif ou quantitatif, et leur extension textuelle peut être fort variable. Elles alternent dans le livre avec les rubriques, qui indiquent au célébrant la marche à suivre et qui, dans le cours des siècles, se sont développées de plus en plus au point de former à elles seules dans certains cas, celui de la liturgie eucharistique par exemple, un véritable livret appelé διάταξις.

¹ Sur ces termes, voir P. De Meester, *De monachico statu iuxta disciplinam byzantinam. Statuta selectis fontibus et commentariis instructa. Indices* (Sacra congregazione per la Chiesa orientale. Codificazione canonica orientale. Fonti ser. II, 10), Città del Vaticano 1942, 278-281.

Outre ces deux éléments principaux, l'euchologe renferme aussi des pièces dont les genres littéraires sont extrêmement variés, qu'il s'agisse de lectures, de chants, de litanies diaconales, de formules brèves ou de diptyques.

Toute cérémonie liturgique s'apparente à une représentation théâtrale, dont le célébrant, évêque ou simple prêtre, est l'acteur principal, qui dialogue, d'une certaine manière, avec des acteurs secondaires, le diacre avant tout, le lecteur, le psalte, le chantre ou d'autres encore, sans oublier, bien sûr, les fidèles eux-mêmes. Il est essentiel, à cet effet, que la succession des rôles soit clairement signalée dans l'euchologe.

Voilà donc l'ensemble des éléments que le copiste devait avoir sous les yeux avant de se mettre au travail. S'il voulait réaliser une œuvre dont la lisibilité fût aussi parfaite et l'aspect esthétique aussi réussi que possible, il lui fallait évaluer l'importance relative de tous ses composants et les insérer dans son canevas en s'efforçant de maintenir entre eux un équilibre que leur diversité rendait toujours malaisé.

Pour mener à bien cette tâche, il disposait, dans la meilleure des hypothèses, des indications que lui fournissait le rédacteur du livre, pour autant qu'il y en ait eu un, ou son destinataire ou bien encore des habitudes ou des règles en usage dans le scriptorium, dans le milieu ou dans la région où il exerçait son art. En l'absence de tels appuis, livré à lui-même, il était contraint de chercher dans son propre génie et de recourir à son imagination personnelle pour y trouver des solutions appropriées aux divers problèmes qui se présentaient à lui.

Je voudrais, dans ce bref exposé, présenter la manière dont certaines difficultés inhérentes à la nature de l'euchologe ont été aplanies au cours des siècles. Pour des raisons d'ordre pratique, je ne dépasserai que rarement

le XIIe siècle et je me limiterai la plupart du temps à une région particulièrement riche en euchologes anciens, autrement dit, l'Italie méridionale².

Il convient, au préalable, de faire quelques remarques de caractère général, qui concernent du reste l'ensemble du domaine byzantin et le Moyen Âge tout entier. Notons en premier lieu que les euchologes anciens sont toujours écrits à pleine page (à longues lignes, si l'on préfère cette expression). Ce n'est que très tard, au XVIe siècle, que l'on rencontre des euchologes italo-grecs à deux colonnes transcrits sur papier de grand format, par exemple, le Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. gr. 2007, copié en 1519 par Philippe de Méthone pour le hiéromoine Julien de Grottaferrata³, le Vat. gr. 2032, copié en 1549 par Théophylacte Kontostablynas pour le monastère des Saints-Pierre-et-Paul de Deca, près de Messine⁴, ou le Vat. gr. 2052, copié en 1551 par Nicolas Margazeus pour le prêtre Étienne de Vazzano, au diocèse de Mileto en Calabre⁵. Les recueils liturgiques bilingues, tels que le ms. Karlsruhe, Badische Landesbibliothek, Ettenheim-

² Il va de soi que nombre de remarques valent également pour d'autres catégories de manuscrits, mais il eût été impossible, dans ce bref exposé, de procéder à toutes les comparaisons possibles et imaginables. C'est la raison pour laquelle j'ai renoncé également à fournir une bibliographie exhaustive du sujet, me bornant à signaler ici le volume publié sous la direction de H.-J. Martin – J. Vezin (eds.), *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*, Paris 1990, dans lequel le lecteur ne manquera pas de trouver d'intéressants parallèles et corollaires à mes propos.

³ A. Jacob, "Les prières de l'ambon du Leningr. gr. 226", *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome* 42 (1972) 109-140: 134. Comme il vient d'être dit, je me limite, dans mes notes, à quelques indications bibliographiques essentielles. Pour les manuscrits de la Bibliothèque Vaticane, je renvoie le lecteur aux divers volumes de bibliographie publiés par P. Canart – V. Peri (Studi e testi 261), M. Buonocore (Studi e testi 318-319) et M. Ceresa (Studi e testi 342, 379, 426).

⁴ A. Jacob, "Nouveaux documents italo-grecs pour servir à l'histoire du texte des prières de l'ambon", *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome* 38 (1967) 109-144: 121-122; Id., "Deux formules d'immixtion syro-palestiniennes et leur utilisation dans le rite byzantin de l'Italie méridionale", *Vetera christianorum* 13 (1976) 29-64: 60 et n. 115.

⁵ *Ibid.*, 60.

münster 6⁶ et sa copie partielle, le Paris, Bibliothèque nationale de France, Par. gr. 323⁷, comportent forcément deux colonnes, mais il ne s'agit pas d'euchologes proprement dits, n'étant pas destinés à l'usage pratique.

Une autre remarque de caractère général concerne l'ornementation. Les euchologes médiévaux sont dans leur quasi-totalité d'une grande sobriété. Ceux qui possèdent des initiales ornées sont rares et la majorité d'entre eux provient de l'Italie méridionale. Il n'y en a pour ainsi dire aucun qui soit décoré de peintures proprement dites. Ici encore, les exceptions – au nombre de deux, à ma connaissance tout au moins – sont italo-grecques. La première est constituée par le Vat. gr. 1554, un euchologe calabrais remontant aux toutes premières années du XIIe siècle⁸, qu'il est difficile de localiser de façon précise; il est néanmoins probable qu'il ait vu le jour dans un milieu où Grecs et Latins se côtoyaient puisque sa décoration est typiquement byzantine, alors que celle du Grottaferrata, Badia

⁶ F. J. Mone, *Lateinische und griechische Messen aus dem zweiten bis sechsten Jahrhundert*, Frankfurt am Main 1850, 138-147; R. Engdahl, *Beiträge zur Kenntnis der byzantinischen Liturgie* (Neue Studien zur Geschichte der Theologie und der Kirche 5), Berlin 1908; K. Preisendanz, *Die Handschriften des Klosters Ettenheim-Münster*, Neudruck mit bibliographischen Nachträgen (Die Handschriften der Badischen Landesbibliothek 9), Wiesbaden 1973; A. Jacob, "Le cahier préliminaire du codex Ettenheim-Münster 6 de la Badische Landesbibliothek de Karlsruhe", dans D. Atanassova – T. Chronz (eds.), *Σύναξις καθολική. Beiträge zu Gottesdienst und Geschichte der fünf altkirchlichen Patriarchate für Heinzgerd Brakmann zum 70. Geburtstag* (Orientalia – Patristica – Oecumenica 6.1), Wien 2014, 301-316.

⁷ A. Jacob, "La traduction de la Liturgie de saint Jean Chrysostome par Léon Toscan. Édition critique", *Orientalia christiana periodica* 32 (1966) 111-162: 120-121; Id., "Le cadran solaire «byzantin» de Taurisano en Terre d'Otrante", *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge - Temps modernes* 97 (1985) 7-22: 11 et n. 14; Id., "La formazione del clero greco nel Salento medievale", *Studi e ricerche in Terra d'Otranto*, vol. 2, Campi Salentina, Centro di Studi «Albino Guerrieri-Magi», 1987, 221-236: 234.

⁸ C. Giannelli, *Codices Vaticani graeci. Codices 1485-1683*, In *Bybliotheca Vaticana* 1950, 135-144; pour les peintures, cf. A. Jacob, "Nouveaux documents" (cit. n. 4), 111 et Pl. II-IV (après la 144); la représentation de saint Basile (Pl. I) provient d'un autre manuscrit.

greca, Crypt. A.α.V⁹, un évangélaire dû à la main du même copiste, s'inspire nettement de l'ornementation bénéventaine¹⁰. La seconde exception regarde un euchologe salentin, le Vat. Borg. gr. 7, dont le colophon, daté de 1363, est un faux destiné à propager la thèse de l'existence d'un évêché à Soleto à date ancienne¹¹; ses enluminures tardo-gothiques¹², mais non seulement, suffisent à le situer dans la première moitié du Quattrocento.

Le format des euchologes est fort variable, mais dans la plupart des cas, la reliure a altéré les dimensions originelles des manuscrits. Il est rare que l'on dispose des dimensions du codex avant et après les opérations de reliure. Un exemple vaut la peine d'être cité ici car il s'agit de l'un des plus célèbres euchologes de l'histoire de la Liturgie, le Vat. gr. 1970, mieux connu sous l'appellation de Codex Rossanensis ou d'Euchologe de Sainte-Marie du Patir¹³. Relié au temps de Pie VI et du cardinal bibliothécaire Francesco Saverio de Zelada, il mesure aujourd'hui 160 x 120 mm. Il y a maintenant plus d'une quarantaine d'années, j'ai retrouvé à Grottaferrata 5 feuillets de ce manuscrit¹⁴, qui ont conservé leurs dimensions originales et mesurent 172 x 140

⁹ A. Rocchi, *Codices Cryptenses seu abbatiae Cryptae Ferratae in Tusculano*, Tusculani 1883, 5-6.

¹⁰ Voir, à ce propos, A. Aletta, notice 22 dans P. Canart – [A. Jacob] – S. Lucà, *Codici greci dell'Italia meridionale. Grottaferrata - Biblioteca del Monumento Nazionale. 31 marzo - 31 maggio 2000*, Roma 2000, 73-74.

¹¹ Description dans P. Franchi de' Cavalieri, *Codices graeci Chisiani et Borgiani*, Romae 1927, 118-120; sur la date, voir A. Jacob, "Deux formules" (cit. n. 4), 42-44, n. 61.

¹² Sur la décoration, voir R. Durante, "Immagini della tenerezza. La Vergine Eleousa del manoscritto Borgiano greco 7 e la pittura monumentale salentina", *Iconographica* 10-11 (2011-2012) 57-69; E. Elba, "Miniatura in Terra d'Otranto tra XIV e XV secolo: l'euchologio Vat. Borg. gr. 7", dans G. Mariani Canova – A. Perricciolli Saggese (eds.), *Il codice miniato in Europa. Libri per la chiesa, per la città, per la corte*, Padova 2014, 425-443.

¹³ A. Jacob, "L'euchologe de Sainte-Marie du Patir et ses sources", *Convegno internazionale di studi su s. Nilo di Rossano (28 settembre - 1° ottobre 1986)*, Rossano – Grottaferrata 1989, 75-118.

¹⁴ A. Jacob, "Cinq feuillets du Codex Rossanensis (Vat. gr. 1970) retrouvés à Grottaferrata", *Le Muséon* 87 (1974) 45-57.

mm; le relieur de la Vaticane a donc rogné 12 mm en hauteur et jusqu'à 20 mm en largeur, ce qui est tout de même beaucoup.

C'est la raison pour laquelle je n'ai retenu ici que les euchologes dont il y a raisonnablement lieu de penser que leur format n'a pas été sensiblement réduit lorsqu'ils ont été reliés. Je ne m'étendrai pas sur les indices qui permettent d'arriver à cette conviction et que constituent la présence des signatures de cahiers dans les cantons extérieurs droits, une distance raisonnable entre les piqures horizontales et verticales et les marges respectives, la couleur de la tranche, pour ne citer que les principaux. Parfois le hasard ou une inattention du relieur consentent d'évaluer grosso modo l'ampleur de la rognure. Dans l'Euchologe Barberini, par exemple, le coin d'un feuillet plié a échappé au couteau du responsable de reliure, effectuée en 1827, ce qui nous invite à penser que ce dernier a été attentif à ne pas enlever plus de 2 ou 3 millimètres en largeur. La survivance de quelques signatures à deux chiffres paraissent indiquer qu'un éventuel relieur précédent a sans doute eu les mêmes scrupules. Enfin, quoiqu'il en soit des formats primitifs, il est assez probable que les réductions effectuées lors de la reliure s'équivalent plus ou moins et que les rapports entre les divers formats soient restées constants dans la plupart des cas.

Cela dit, on peut ramener, me semble-t-il, les formats des euchologes à trois ou quatre catégories principales. Le format le plus grand, 250 x 200 mm environ, est attesté dans deux célèbres euchologes constantinopolitains de type patriarcal, le Par. Coislin 213, achevé dans la capitale de l'empire en 1027 pour Stratégios, prêtre de la grande église¹⁵, et le Crypt. Γ.β.I, mieux connu sous le nom d'Euchologe de Bessarion, qui est sans doute du XIIIe siècle et d'origine provinciale¹⁶.

¹⁵ A. Dmitrievskij, *Opisanie liturgičeskikh rukopisej hranjaščihsja v bibliotekah pravoslavno Vostoka*, vol. 2, Εὐχολόγια, Kiev 1901, 993-1052.

¹⁶ A. Rocchi, *Codices Cryptenses* (cit. n. 9), 235-244; S. Parenti – E. Velkovska, "A Thirteenth-Century Manuscript of the Constantinople Euchology: Grottaferrata Γ.β.I, alias of Cardinal Bessarion", *Bollettino della Badia greca di Grottaferrata* ser. III, 4 (2007) 174-196.

On ne trouve pas d'équivalents exacts de ce format dans l'Italie méridionale. Seuls quelques exemplaires du XIIe siècle sont quelque peu comparables, mais avec une vingtaine de mm de moins en hauteur et jusqu'à 40 mm de moins en largeur, comme le ms. Oxford, Bodleian Library, Auct. E.5.13, euchologe de fondation du Saint-Sauveur de Messine, copié aux environs de 1131 et mesurant 225 x 160 mm¹⁷, le Vat. Barb. gr. 431, transcrit en style de Reggio vers le milieu du XIIe siècle et mesurant 225 x 183 mm¹⁸, le Crypt. Γ.β.VIII, du XIIe siècle, conservé anciennement à Rossano et mesurant 232 x 160 mm¹⁹.

Le format le plus répandu parmi les euchologes italo-grecs de bonne facture est un format moyen que présente déjà l'Euchologe Barberini (Vat. Barb. gr. 336) vers le milieu du VIIIe siècle: 190 x 135 mm²⁰. On retrouve ce format, sans grandes variations, dans de beaux euchologes calabrais ou campaniens du Xe au XIIe siècle, comme le Vat. gr. 1833 (fin du Xe siècle, 190/195 x 150/155 mm)²¹, les Crypt. Γ.β.VII (Xe/XIe siècle, 170 x 140 mm)²² et Γ.β.X (début du XIe siècle, 190 x 145 mm)²³, le Vat. gr. 1554 (début du XIIe siècle,

¹⁷ A. Jacob, "Un euchologe du Saint-Sauveur «in Lingua Phari» de Messine. Le Bodleianus Auct. E.5.13", *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome* 50 (1980) 283-364.

¹⁸ A. Jacob, "Les euchologes du fonds Barberini grec de la Bibliothèque Vaticane", *Didaskalia* 4 (1974) 131-210: 184-188 et Pl. 11.

¹⁹ A. Rocchi, *Codices Cryptenses* (cit. n. 9), 259-261; A. Jacob, notice 24, dans *Codici greci* (cit. n. 10), 76.

²⁰ H. Follieri, *Codices graeci Bibliothecae Vaticanae selecti, temporum locorumque ordine digesti, commentariis et transcriptionibus instructi* (Exempla scripturarum 4), Città del Vaticano 1969, n° 10, 19-20.

²¹ P. Canart, *Codices Vaticani graeci. Codices 1745-1962*, vol. 1, *Codicum enarrationes*, in Biblioteca Vaticana 1970, 272-278.

²² A. Rocchi, *Codices Cryptenses* (cit. n. 9), 257-259. Édition G. Passarelli, *L'eucologio Cryptense Γ.β.VII (sec. X) (Ἀνάλεκτα Βλατάδων 36)*, Thessaloniki 1982; voir aussi A. Jacob, "Quelques observations sur l'euchologe Γ.β.VII de Grottaferrata. À propos d'une édition récente", *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome* 53-54 (1983-1984) 65-98.

²³ A. Rocchi, *Codices Cryptenses* (cit. n. 9), 262-263.

200 x 130 mm)²⁴, le Vat. Barb. gr. 329 (première moitié du XIIe siècle, 190 x 145 mm)²⁵ ou le Vat. gr. 1811 (an. 1147, 205 x 150 mm)²⁶.

Les euchologes de petit format (170/180 x 140/150 mm en moyenne) sont les plus répandus dans l'ensemble du monde byzantin, que ce soit en Grèce, à l'Athos, en Palestine, au Sinaï ou dans l'Italie méridionale. Il s'agit en général de manuscrits sans grandes prétentions esthétiques et souvent de provenance monastique.

Il me faut enfin attirer l'attention sur un format attesté principalement en Terre d'Otrante aux XIIe et XIIIe siècles. Il s'agit d'un format où la hauteur l'emporte largement sur la largeur, caractéristique des euchologes salentins les plus anciens et les plus représentatifs, comme le Vat. Ottob. gr. 344, copié en 1177 pour le clergé grec de la cathédrale d'Otrante (225 x 150 mm)²⁷, et le Vat. Barb. gr. 443, qui remonte aux premières années du XIIIe siècle (228 x 144 mm)²⁸. Vu les liens qui unissent le monastère lucanien des Saints-Élie-et-Anastase de Carbone à la Terre d'Otrante, personne ne sera surpris de savoir que l'euchologe du monastère, le Vat. gr. 2005, copié entre 1194 et 1195 par un scribe salentin, a repris le format "oblong" (en hauteur) des euchologes salentins: 245 x 155 mm²⁹. L'euchologe de Galatone mesure 228 x 160 mm; à la demande de Luigi De Simone, il a été examiné par un bibliothécaire florentin à la fin du XIXe siècle, qui en a assigné la première partie au Xe et la seconde au XIIe siècle³⁰. Il a été retrouvé récemment aux États-Unis par Ste-

²⁴ C. Giannelli, *Codices* (cit. n. 8), 135-144.

²⁵ A. Jacob, "Les euchologes du fonds Barberini" (cit. n. 18), 150-154 et Pl. IV.

²⁶ P. Canart, *Codices* (cit. n. 21), 182-190.

²⁷ H. Follieri, *Codices* (cit. n. 20), n° 39, 59-60.

²⁸ A. Jacob, "Les euchologes du fonds Barberini" (cit. n. 18), 189-193 et Pl. XII.

²⁹ A. Jacob, "Une date précise pour l'Euchologe de Carbone: 1194-1195", *Archivio storico per la Calabria e la Lucania* 63 (1995) 97-114.

³⁰ E. Aar [pseudonyme pour L. De Simone], "Gli studi storici in Terra d'Otranto", *Archivio storico italiano* ser. IV, 6 (1888) 104, n. 10, et 321; 9 (1882) 321-322 [= Id., *Gli studi*

fano Parenti³¹: en attendant que soient publiées de bonnes photographies du manuscrit, force est de constater que les premières informations disponibles ne vont guère dans le sens d'une datation aussi haute que le Xe ou même que le XIIe siècle³².

Il est temps de passer maintenant aux problèmes de mise en page ou de mise en texte proprement dits en commençant par le plus ancien euchologe conservé, le seul transcrit en onciale qui nous soit parvenu, à savoir le Vat. Barb. gr. 336, l'Euchologe Barberini par excellence³³. Pour distinguer le texte des prières de celui des rubriques, mais aussi des formules brèves, des *diakonika* et des ecphonèses, le copiste a recouru à un procédé très simple, la différence de module. Les prières sont écrites en grands caractères, la hauteur des lettres y étant de 4 à 5 mm environ; le reste est en module plus petit et la hauteur des lettres y varie de 2,5 à 3 mm. Le contraste est encore accentué par le fait que la différence entre pleins et déliés est très atténué dans les parties copiées en caractères plus petits.

L'encre rouge est utilisée surtout dans les titres, mais toujours avec grande parcimonie. En général, le copiste se contente d'écrire en rouge le mot initial EYX(H). On ne rencontre de titres écrits complètement en rouge que dans l'office des heures et dans les extraits des Constitutions apostoliques

storici in Terra d'Otranto. Frammenti estratti in gran parte dall'Archivio storico italiano (Serie IV), a cura e spese di L. G. D. S., Firenze 1888, 192-194].

³¹ S. Parenti, "Dal Salento al North Carolina: ritrovato l'eucologio di Galàtone (Durham, Duke University Library, Ms. Gr. 19 e 20)", *Segno e testo* 12 (2014) 327-332.

³² La description manuscrite, rédigée par un conservateur de la bibliothèque américaine et basée sur des comparaisons avec des livres datés des copistes salentins Augoustios (an. 1282) et André de Brindisi (an. 1284 et 1286), l'attribue au XIIIe siècle (*ibid.*, 328), datation reprise par S. Parenti dans son résumé (*ibid.*, 329).

³³ H. Follieri, *Codices* (cit. n. 20), n° 10, 19-20; P. Canart – A. Jacob – S. Lucà – L. Perria, *Facsimili di codici greci Vaticani* (Exempla scripturarum edita consilio et opera procuratorum Bibliothecae et Tabularii Vaticani 5), vol. 1, *Tavole*, Città del Vaticano 1998, Pl. 7; A. Jacob, notice 2, dans *Codici greci* (cit. n. 10), 39.

relatifs aux ordinations³⁴. La plupart du temps, le copiste a également recouru à l'encre rouge pour l'abréviation ἘΚΦΩ du mot ἐκφώνησις. La présence de décharges rouges permet de constater qu'il a ajouté les mots en rouge dans un second temps et a tourné les pages trop vite sans attendre que la couleur soit tout à fait sèche.

On remarquera également que les titres et les rubriques sont très souvent centrées, c'est-à-dire écrites au centre de la ligne et à une certaine distance des extrémités de la ligne, et que les mots qui les composent sont en même temps espacés ou, si l'on veut, séparés par des blancs.

Les pièces sont toutes numérotées dans l'Euchologe Barberini, ce qui est déjà en fait une manière de les distinguer les unes des autres. Les titres sont parfois précédés d'une croix (on en compte une douzaine au total). La fin de chaque pièce est marquée la plupart du temps par une sorte de coronis ondulée, précédée le plus souvent par quatre points disposés en losange. Mais il n'existe pratiquement pas de lignes de séparation entre les diverses pièces: il s'agit là d'un phénomène dont l'apparition dans les euchologes semble avoir été plus tardive.

Dans l'Euchologe Barberini, la lecture des prières par le célébrant est rendue plus aisée par le fait que le texte est déjà accentué en grande partie. La mise en saillie (μετ' ἐκθέσεως) dans la marge et en module plus grand de certaines initiales mineures augmente encore la lisibilité. Le choix de ces lettres est basé sur le sens; il s'agit en effet, dans la plupart des cas, de la lettre initiale d'une phrase autonome ou d'une proposition, qui commençait naturellement au début d'une ligne; très caractéristique à cet égard est le prologue de la bénédiction de l'eau de l'Épiphanie, dans lequel le copiste a choisi de mettre en saillie le sigma initial du mot Σήμερον, par lequel commence un grand nombre de phrases. Pour faire mieux ressortir encore la logique du

³⁴ Voir *ibid.* la reproduction en couleurs du f. 279r (fin des extraits des Constitutions apostoliques et titre de rappel).

texte, le copiste a parfois utilisé le système du “blanc”, qui sert à séparer deux périodes. On relèvera enfin la présence de deux cadres de forme rectangulaire, dont le premier renferme le titre de la Liturgie de saint Basile³⁵, tandis que le second, au début de la Liturgie de saint Jean Chrysostome, est resté vide, sans doute parce que la Liturgie en question ne possédait pas encore de titre général propre à l'époque.

Le passage à la minuscule, qui s'effectua dans l'Italie méridionale surtout dans la seconde moitié du Xe siècle (dans le dernier quart pour beaucoup d'euchologes) a contraint les copistes à trouver de nouvelles solutions pour distinguer le texte des prières de celui des rubriques. La solution la plus fréquente est d'utiliser la petite onciale pour toutes les parties qui ne sont pas des prières, système maintes fois renforcé par l'emploi de l'espacement des lettres, voire des mots. Comme le contraste n'est pas toujours, malgré tout, suffisamment net, les parties non euchologiques sont fréquemment repassées au badigeon ocre ou vert.

Dans l'Italie méridionale des Xe et XIe siècles, le recours à une vaste gamme de couleurs (vert, rouge, ocre, orange, violet, etc.) permet d'augmenter la lisibilité des prières en soulignant, par exemple, les signes de ponctuation entre les propositions ou de petites initiales placées à l'intérieur du texte. Ce système remplace celui des initiales mineures en saillie, que l'on a rencontré dans l'Euchologe Barberini et qui disparaît définitivement, sauf de rares exceptions, avec l'avènement de la minuscule.

On notera que certains euchologes, à l'instar du Barberini, continuent à utiliser le contraste de module, en minuscule cette fois, pour distinguer les prières des rubriques. C'est le cas, par exemple, du Vat. gr. 1554, au début du XIIe siècle, dont ce n'est pas le seul archaïsme dans la mise en page, puisqu'on

³⁵ La page est reproduite dans S. Parenti et E. Velkovska, *L'Eucologio Barberini gr. 336* (ff. 1-263) (Bibliotheca «Ephemerides liturgicae» 80), Roma 1995, Pl. 1.

y relève encore quelques lettres en saillie, surtout dans les textes longs comme le prologue de l'Épiphanie.

Il convient également de souligner le fait que l'utilisation de la couleur rouge, qu'il s'agisse de vermillon ou de carmin, pour transcrire les rubriques reste très rare dans l'Italie méridionale, jusqu'à la fin du Moyen Âge. A cet égard, le Vat. Barb. gr. 329, euchologe calabrais de la première moitié du XIIe siècle, dont les rubriques sont entièrement transcrites en carmin³⁶, est un cas pour ainsi dire unique. La plupart du temps, les copistes se contentent d'écrire la première lettre des rubriques ou des formules brèves en rouge ou de la souligner en la repassant d'une couleur quelconque. Cela vaut en particulier pour désigner la succession des acteurs (ὁ ἱερεὺς, ὁ διάκονος), dont l'article est mis en relief de cette manière.

En dehors des couleurs, les nouveautés de la mise en page de l'euchologe italo-grec concernent surtout les signes de séparation des pièces ou des cérémonies et, comme si cela ne suffisait pas encore, les signes annonçant les pièces nouvelles. Il va de soi que ces signes n'ont pas été inventés pour servir aux euchologes, mais qu'ils ont été empruntés par les copistes d'euchologes aux usages pratiqués dans leurs régions respectives pour d'autres genres littéraires.

Pour séparer les prières ou les ensembles de prières, on utilise systématiquement des traits à la plume des formes les plus variées, à l'encre rouge ou noire. J'ai relevé dans le Codex Rossanensis (Vat. gr. 1970) une dizaine de variantes différentes de ces lignes de séparation très simples, et plus encore dans le Vat. Ottob. gr. 344, euchologe de la cathédrale d'Otrante (an. 1177). Quant il s'agit de séparations importantes, de cérémonies distinctes ou de groupes de prières, on recourt de plus en plus à des bandeaux de toutes sortes et de toutes formes, coloriés ou non.

³⁶ A. Jacob, "Nouveaux documents" (cit. n. 4), 118-119 et Pl. VI.

Les grandes cérémonies sont annoncées fréquemment par des $\pi\lambda\alpha\iota$ et des titres en onciale épigraphique. Mais d'autres systèmes valent la peine d'être signalés, comme la présence de nœuds et de dessins variés en marge, à la hauteur de l'incipit. Le cas du Vat. gr. 1833 est très caractéristique à cet égard. Des 35 prières de l'ambon qui y sont conservées, 26 sont signalées en marge par des nœuds et des motifs divers en couleurs³⁷. Le même procédé est utilisé, mais de manière moins systématique, dans le Crypt. Γ.β.X, euchologe calabrais du début du XIe siècle.

L'emploi de certains signes de séparation ou d'annonce caractéristiques peut parfois constituer à lui seul un indice de localisation assez sûr, plus sûr encore si les deux sont utilisés simultanément. Les euchologes de Terre d'Otrante en fournissent un bel exemple. Dans le Salento, les lignes de séparation se terminent souvent, à leurs deux extrémités, par des motifs de type végétal, des sortes de rameaux bifides³⁸. Dans certains cas, la ligne est omise et il ne reste plus alors que les deux bouts de rameaux, parfois même un seul.

Pour annoncer les nouvelles pièces, on utilise dans cette région des formes variées d'astérisques, rehaussés ou non de vermillon ou d'ocre, plus tard aussi de rouge brique³⁹. La présence conjointe de motifs végétaux à la fin d'une pièce et d'un astérisque au début de la pièce suivante indiquent presque à coup sûr qu'il s'agit d'un manuscrit salentin.

³⁷ A. Jacob, "Les prières de l'ambon du Barber. gr. 336 et du Vat. gr. 1833", *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome* 37 (1966) 17-51, Pl. I-II et IV (après 26).

³⁸ Cf. A. Jacob, "Tra Basilicata e Salento. Precisazioni necessarie sui menei del monastero di Carbone", *Archivio storico per la Calabria e la Lucania* 68 (2001) 22-52: 48-49, avec nombre d'exemples, dont le plus "luxuriant" est à n'en pas douter le Vat. Palat. gr. 45 (Otrante, an. 2001): voir A. Jacob, "Une épigramme de Palaganus d'Otrante dans l'Aristénète de Vienne et le problème de l'Odyssée de Heidelberg", *Rivista di studi bizantini e neoellenici* n. s. 25 (1988) 185-203, Pl. 2 e 4; P. Canart – A. Jacob – S. Lucà – L. Perria, *Facsimili* (cit. n. 33), Pl. 87.

³⁹ A. Jacob, "Tra Basilicata e Salento" (cit. n. 38), 47-48.

Cet indice peut être utile en cas de doute pour trancher la question de la provenance géographique. Le ms. San Lorenzo de El Escorial, Biblioteca del Real Monasterio, Escor. X.IV.13, par exemple, est un euchologe que le catalogue de l'Escorial attribue au XIII^e siècle⁴⁰. Il est, en fait, plus ancien et sans doute antérieur, comme au reste l'euchologe palimpseste Oxford, Bodleian Library, Auct. T.2.16, d'un quart de siècle plus ou moins au Vat. Ottob. gr. 344 de 1177⁴¹. Comme son format (120 x 103 mm) est nettement inférieur à celui des euchologes de la région, que son écriture ne ressemble pas, à première vue tout au moins, aux écritures connues de Terre d'Otrante et que le contenu de certaines pièces n'est pas toujours exactement conforme à celui des autres euchologes salentins, on pourrait penser, par exemple, qu'il est originaire de la Calabre septentrionale, dont les contacts avec la péninsule salentine ont toujours été étroits. La présence d'astérisques pour annoncer les nouvelles pièces permet, à mon avis, de dissiper définitivement ce genre de doutes et d'opter en faveur d'une origine salentine.

Je pourrais apporter d'autres exemples relatifs à l'Italie méridionale, mais il est inutile que je m'étende plus longuement sur ce sujet. Il faut avouer que, bien souvent, les arguments empruntés à la mise en page ne font que confirmer ce que l'analyse de l'écriture et du contenu nous avaient déjà appris. Il est dommage que la présentation des euchologes constantinopolitains et des autres régions du domaine byzantin soit restée en général d'une grande sobriété, ce qui rend leur localisation fort problématique, lorsqu'ils ne sont pas pourvus d'une souscription comme le Par. Coislin 213. Dans de pareils cas, il faut souvent se contenter de les assigner à telle ou telle région sur la base d'indications fournies par le contenu ou par l'histoire du manuscrit.

⁴⁰ G. de Andrés, *Catálogo de los códices griegos de la Real Biblioteca de El Escorial*, vol. 2, *Códices 179-420*, Madrid 1965, 344-345; édition S. Parenti, "Un eucologio poco noto del Salento: El Escorial X.IV.13", *Studi sull'Oriente cristiano* 15 (2011) 157-197.

⁴¹ A. Jacob, "Tra Basilicata e Salento" (cit. n. 38), 27, 48.

